

Selena
l'orchestre du monde
des brouillards



Le village de Bussy ^{*Chapitre 1*}




Dédié à Hélène Grimaud
Stéphane MEER, le 16 avril 2007

Le village de Bussy



«Laissez moi tranquille, je ne peux pas vous aider maintenant !» s'écrie Helena.

Elle reprend ses esprits et regarde autour d'elle.

Toute la classe de seconde du lycée Berlioz est comme figée autour d'elle dans une attitude d'étonnement et de consternation.

Le premier à rire c'est Marc, comme d'habitude : «Ca y est, elle nous fait encore son délire...»

Vincent acquiesce d'un rire sarcastique.

«Lussier, Fréau, ça suffit maintenant» dit Madame Fringer, respectable professeur de Physique-Chimie qui n'est pas décidée à laisser s'installer le chaos dans sa classe.

«Canta, qu'est-ce qui vous arrive encore ?»

Helena est d'abord sans voix, toute à l'émotion de revenir à elle si brutalement.

Et puis comment expliquer cet autre monde si étrange et ses hallucinations si réelles?

Comment expliquer la prophétie, la forteresse noire, la croix de feu, le monde des brouillards et ces voix qui lui parlent et l'appellent au secours?

«La voix de la pierre détruira son pouvoir», «la voix de la pierre détruira son pouvoir», cette phrase qu'elle entend en boucle jour et nuit, d'où vient-elle ? Comment expliquer ce qu'elle ne comprend pas elle-même ? «Ils ont raison, je dois être folle» pense-t-elle.»

Depuis la disparition de ses parents, plus rien ne fonctionne normalement. La vie était si simple et voici que maintenant tout est difficile. L'anxiété, ce mal invisible qui ronge de l'intérieur, a pris le contrôle de sa vie. «Où sont partis mes parents ? Pourquoi m'ont-ils laissée sans rien me dire ? Que leur est-il arrivé ? Comment vivre normalement, comme avant, alors que tout a changé ?»

«Mademoiselle Canta, il me semble que je vous ai posé une question, est-ce que vous m'entendez ou dois-je vous parler par le langage des signes ?» Dit-elle d'une voix traînante, en fermant les yeux pour mieux exprimer son mépris.

Madame Fringer, du haut de son un mètre cinquante huit n'est pas femme à se laisser interrompre sans contre-attaquer. Nerveuse, d'une forte personnalité, frustrée de n'avoir pas eu d'enfant à elle, ses élèves sont ses substituts adoptifs, et puis attention, être professeur de Physique Chimie ce n'est pas n'importe quoi !

Helena déteste le sentiment de se sentir rougir, tous ces regards braqués sur elle, l'occasion de se divertir et de se sentir supérieur ne se rate pas lorsque l'on est en meute.

«Je, je suis désolée, excusez-moi.»

«Est-ce que je peux reprendre mon cours ou est-ce qu'il faut que je vous fasse sortir ?»

«C'est bon, ça va aller»

«Très bien, donc, qui peut me dire l'impédance que je dois mettre en parallèle avec Z2 pour que le circuit soit accordé ? Lussier, vous qui faites le malin...»

Un peu plus tard enfin le cours se termine.

Sohane s'approche d'Helena qui range ses affaires, le regard baissé.

«Ca va Helena ? C'est pas évident tout ça.»

«J'en ai marre, je me sens stupide quand ça m'arrive, surtout au milieu d'un cours comme ça, c'est nul !»

«Tu t'en fous, c'est pas important. Ce qui compte c'est que nous on t'aime et qu'on te soutient»

Helena sent une brusque pulsion de larmes monter en elle, l'envie de se lâcher, de faire sortir toute cette frustration et cette angoisse qui bouillonnent en elle, les humiliations, sa différence, et pourtant son amie qui la soutient toujours. Et quelle amie, brillante, belle, pleine de mystère et de romantisme, douée et pleine de facilité dans tous les domaines. Pourquoi une jeune fille aussi exceptionnelle serait-elle l'amie d'une folle qui crie en pleine classe ?

Mais pleurer devant la classe, pas question ! Ca leur ferait trop plaisir, ce serait trop facile.

«Bon alors les filles, le show est fini ? J'ai bien aimé l'épisode d'aujourd'hui, mais c'était un peu court, vous voudriez pas nous refaire encore une scène ou deux ?»

Ca c'est «Costia», Constantin Miref, le copain de Sohane et Helena, assez élancé, très intelligent et cultivé bien que peu motivé par les études.

«C'est sympa, t'es venu en pyjama aujourd'hui ? C'est bien ce pantalon, ça existe aussi pour une seule personne ?» lui balance Sohane.

Plutôt cool le look de Costia, pantalon hyper «baggy» tee-shirt XXL flottant par-dessus, chaussures de sports lacets enlevés, un lecteur MP3 avec les écouteurs sur les oreilles, et malgré cela des lunettes d'intellectuel qui le trahissent...

«Bon ok, je préfère pas répondre, je vous attends dehors, à moins que vous ne restiez couchées là ?»

«C'est ça allez, va dehors, ça nous fera des vacances !» dit Sohane sans même le regarder.

Dans la rue du village qui s'éloigne du lycée, Helena, Sohane et Costia marchent ensem-

ble. Helena rentre chez elle, et Sohane va retrouver son cheval, «Fire», qui est en pension dans un pré appartenant au père de Costia.

«Alors, pour savoir s'il y a du courant, tu mets ta langue dessus, et si tu deviens tout bleu, c'est

qu'y en a !» dit Costia de bonne humeur.

«Tu nous saoules avec tes histoires, t'es vraiment qu'un petit garçon finalement» attaque Sohane.

Costia encaisse et se renferme, cassé.

«Helena, comment va ton grand père, il tient le coup ?»

«Ca va, mais il ne me parle presque plus, il est comme assommé par la disparition de mes parents. Je crois qu'il passe toute son énergie à appeler tout le monde pour relancer les recherches, à guetter leur retour, à épier le moindre bruit, et du coup il ne lui reste plus de

force pour quoi que ce soit d'autre.»

«Toujours pas de nouvelles du côté de la police j'imagine ?»

«Non, ils ne comprennent pas, il n'y a aucun signe, aucun indice d'enlèvement, aucun mobile, ils se demandent s'ils ne sont pas tout simplement partis et si nous n'inventons pas toute cette histoire. Comme je suis mineure ils n'auraient pas le droit de m'abandonner, mais il y a mon grand-père donc ils auraient pu me confier à lui... Bon évidemment je parle du point de vue de la police, car je sais bien que c'est impossible. Je leur parlais encore la veille au soir, je me couche, la nuit j'entends des cris, je descends, ils n'étaient plus là ! Toutes leurs affaires sont restées, c'est impossible qu'ils soient partis volontairement de cette façon. Et puis c'est impossible qu'ils soient partis tout court d'ailleurs !», dit Helena avec frustration.

«Je comprends totalement ce que tu ressens. Je connais bien tes parents, tout le monde les aime ici, je suis sûre qu'ils ont eu un problème et qu'ils vont revenir. Tout ça a forcément une explication et ça va s'arranger. En tous cas, soit sûre que tes parents t'aiment et que c'est impossible qu'ils t'aient laissée volontairement de cette façon. Il faut que tu tiennes le coup jusqu'à ce qu'on comprenne ce qui leur est arrivé. Je sais que c'est dur pour ton grand père et pour toi, si on peut faire quoi que ce soit...»

«T'es sympa, Sohane, heureusement que tu es là»

«Ouais, ben moi, je suis là aussi d'ailleurs, mais bon apparemment je compte pour zéro !» s'exclame Costia.

«Oh, le pauvre petit Constantin, qu'on le prend pas en considération !», se moque Sohane.

«Merci Costia, je sais que vous êtes tous les deux des amis, je ne sais pas ce que je ferais sans vous.»

Les nuages gris d'automne qui masquaient la lumière s'écartent momentanément et un rayon de soleil vient apporter une ponctuation d'espoir dans leur discussion. Le cours ne s'était fini qu'à quinze heures et pourtant déjà la lumière semblait commencer à décliner.

Novembre et ses jours qui raccourcissent, c'était une charge de plus à porter pour tous les êtres qui vivent avec la lumière. L'influence de la luminosité sur le moral et l'optimisme

n'était plus à prouver. C'était la période qui mène aux mois obscurs, au froid de l'hiver, les feuilles qui meurent, les insectes qui disparaissent, les oiseaux migrateurs partis sans nous vers la chaleur. «Tant pis pour vous qui ne savez pas voler, ciao, on se revoit au printemps» devaientils se dire entre eux.

L'hiver encore, avec la blancheur de la neige, comme des milliards de petits miroirs réfléchissants, le silence des bruits qui s'amortissent, le froid sec et les joues qui rougissent, c'était plus dynamisant. Les jours étaient courts mais lumineux. Et puis on savait que tout allait vers le printemps, on guettait sa venue en surveillant les branches pour saisir le premier bourgeon annonciateur.

Mais l'automne, ses nuages, ses pluies, le vent et ses jours sans lumière était la saison la plus déprimante de l'année.

Pendant les deux semaines qui s'étaient écoulées depuis la disparition des parents d'Helena, le ciel n'avait cessé d'être sombre et humide. Les journées commençaient dans le brouillard, puis un couvercle de nuages se refermait comme pour empêcher le jour de s'exprimer jusqu'à la venue de plus en plus précoce de la nuit. Souvent celle-ci ne suffisait pas à calmer le vent qui continuait à balayer et bousculer tout sur son passage. Le chant glissando plaintif en gammes chromatiques des toitures qui souffrent et les percussions des battants de fenêtres accordés avec les branches des arbres qui secouent leurs dernières feuilles, tout ceci était l'opéra dramatique que la nature jouait toute la nuit inlassablement.

La rue du village dans laquelle Sohane, Helena et Constantin marchaient se prolongeait vers la gauche par un chemin en direction de la ferme de la famille de Constantin Miref, où était en pension «Fire» le cheval de Sohane. Vers la droite, une autre rue conduisait à un chemin en bordure de forêt, au bout de laquelle, à l'extrémité du village, se trouvait la maison d'Helena Canta et sa famille.

La ferme des Miref était une grande bâtisse ancienne avec de gros murs en pierre épais. L'intérieur à l'opposé était moderne, ameublement fonctionnel, double vitrage, chauffage au sol par la géothermie, cuisine à l'américaine...

Le bâtiment lui-même était organisé tout autour d'une cour centrale, le tout protégé d'une muraille extérieure qui datait des temps anciens où les paysans y trouvaient refuge contre leurs attaquants armés. Bizarrement, cette ferme ne se trouvait pas en hauteur, mais dans le creux de deux collines. Par temps de pluie, l'eau ruisselante était détournée par de grands fossés qui rejoignaient un ruisseau où des canards et des oies avaient leur territoire, farouchement protégé à coup de bec de toute intrusion humaine ou animale. Le seul intrus autorisé était un énorme dindon «Hector» qui faisait régulièrement sa ronde sur toute l'étendue du domaine. Tel un garde-champêtre, il ne manquait pas de faire savoir à chacun s'il approuvait sa présence ou non. Sa victime de prédilection était le facteur, si celui-ci avait le malheur de ne pas être celui de d'habitude. Avec l'âge Hector devenait de moins en moins tolérant avec tout ce qui n'était pas «normal», selon les critères des dindons en général, et de lui en particulier. Celui qui ne connaît pas le dindon en colère peut fanfaronner, mais croyezmoi, celui qui a affaire à Hector, le jour où il est de mauvaise humeur, préfère changer de sujet et ne pas en parler.

à suivre...

Les prés les plus proches étaient ceux dédiés aux pensions des chevaux. Ici pas de box fermé, mais des abris spacieux orientés dos au vent dominant, et des distributeurs de foin pour l'hiver. Les troupeaux de cinq à six chevaux étaient protégés contre les loups par de gros chiens de berger dont les niches étaient près des abris. Ces chiens avaient été placés là dès leur premier âge et étaient persuadés que les chevaux étaient leur famille. Peut-être pensaient-ils être eux même des chevaux un peu différents ?

Lorsque l'on se trouvait face au portail, le premier pré à gauche était celui de Fire, avec son complice Presto. Presto était un trotteur noir aux pieds blancs, plus grand que Fire, et aussi bien plus calme. Très expérimenté, ce cheval était à l'aise dans toutes les situations; très courageux, il avait ce point commun avec Constantin, son cavalier, d'éviter tout effort ou dépense d'énergie inutile. C'était cela qui lui donnait une allure nonchalante et un pas lent qui trompaient les observateurs sur sa vraie nature sportive. Presto pouvait soutenir un trot rapide ou un galop tranquille presque indéfiniment, mais uniquement à condition que cela soit motivant ou nécessaire. Si c'était pour faire la course avec Fire par exemple, motivation suprême, on sentait son regard s'éveiller et la post-combustion s'allumer. L'accélération n'était pas extrême, mais la vitesse de pointe était phénoménale. Presto se métamorphosait en un véritable cheval de course, et la forêt était son hippodrome. Avec lui, les cavaliers avaient intérêt à vite baisser la tête car si ça passait pour lui c'était suffisant, ce n'était pas son problème si le passager sur son dos devait faire de la voltige cosaque et se jeter sur le côté pour ne pas percuter une branche basse ou avaler des feuilles.

Presto et Fire étaient devenus de grands amis. Une grande complicité existait entre eux, une grande solidarité également. La personnalité de Fire était plus explosive. Cheval espagnol au sang chaud, il était la Ferrari des chevaux. Ses accélérations étaient d'une brutalité incroyable, le cavalier était littéralement catapulté vers l'avant, écrasé contre le troussequin de sa selle. Les virages et les freinages étaient tout aussi radicaux. Celui qui montait sur Fire devait avoir le mental d'un pilote de chasse au combat, prêt à changer d'allure et de direction en une fraction de seconde. Sa vitesse de pointe approchait celle de Presto, mais sa petite taille l'empêchait de maintenir ce rythme aussi longtemps. Fire était un sprinter, pas un coureur de fond. Lorsque l'on était habitué à lui, tous les autres chevaux semblaient fades et sans vie. Il fallait voir Sohane et Fire dans la forêt, zigzaguant entre les arbres au galop, tournant presque sur place, repartant en direction inverse, sautant les fossés, les branches et les troncs au sol, se jetant dans les flaques d'eau de l'automne, grimpant ou dévalant des pentes abruptes, en glissade, dans des éboulis de pierres, à travers des murs de branches et de feuillages opaques. Leur force était de se comprendre parfaitement. Sohane ne croyait pas à la transmission de pensée, mais c'était troublant de voir à quel point elle et ce cheval avaient les mêmes idées, les mêmes envies aux mêmes moments et partageaient les mêmes émotions. Par alternance, le bonheur de Sohane était d'être une simple passagère, invitée par ce formidable cheval à une excursion dans son milieu sauvage d'origine. L'équitation n'était plus une activité humaine, mais un voyage de l'humain dans l'univers de la forêt. Sohane se laissait guider et elle n'était pas déçue. Ils étaient en confiance et rapidement Fire l'emmenait dans des lieux incroyables de beauté et de vie. Fire galopait au milieu des chevreuils, les rattrapait, surprenait les

oiseaux avant qu'ils ne s'envolent, courait les sangliers et s'inventait des raccourcis à travers la végétation pour leur barrer la route. Sohane allait rendre visite à Fire le plus souvent possible. Quand l'après midi n'était pas trop avancée, comme aujourd'hui, elle en profitait pour faire un tour dans la forêt, et parfois Constantin l'accompagnait

Aujourd'hui ils étaient ensemble pour aller les voir, mais seule Sohane voulait monter. Lorsqu'ils arrivaient devant le pré, leurs chevaux se comportaient comme dans la vraie vie, ils partaient à l'autre bout du champ ! Le mythe du cheval qui arrive au galop vers son maître avait été inventé par des romanciers qui prêtaient aux chevaux le comportement des chiens. Un cheval était toujours libre et indépendant, il acceptait de vous emmener avec lui et de suivre vos instructions, mais de là à se précipiter vers vous dans un vulgaire élan d'enthousiasme... c'était contraire à leur philosophie de liberté. Les chevaux et les humains n'étaient pas du même monde, l'un était prédateur, l'autre proie à l'instinct grégaire, et si ils pouvaient s'entendre et s'apprécier, cela n'empêchait pas qu'il était nécessaire de bien rappeler aux humains qu'ils ne savaient pas courir suffisamment vite pour les attraper et que s'ils finissaient par venir c'était uniquement parce qu'ils le voulaient bien.

C'était un jeu assez drôle ou chacun allait de sa ruse. Celle de Sohane était assez simple; un sac de carottes, si Fire ne voulait pas venir ce n'était pas grave elle donnait les carottes aux autres chevaux du pré. Alors généralement il regardait quelques secondes l'air hésitant, puis arrivait dignement à petits pas comme si il passait justement là par hasard. Une fois une simple corde posée sur l'encolure, le contrat était passé entre eux et leur collaboration était totale...jusqu'au retour dans le pré où dès son licol retiré, Fire faisait mine de s'échapper au trot d'un air de dire: «Enfin libre, c'est pas trop tôt.»

Après avoir bien pris soin de lui, l'avoir brossé, sellé et lui avoir donné des carottes, ils prenaient la direction de la forêt. Il n'était pas nécessaire pour Sohane de décider s'il fallait galoper ou non, bien sûr il lui aurait suffi de le demander, mais c'était tellement plus joyeux de laisser Fire en décider. Et cela n'était pas long, la première ligne droite était comme une provocation pour lui, et c'était parti. La Ferrari du monde équestre n'avait pas la patience de marcher très longtemps.